

Quelqu'un va danser

Création Radhouane El Meddeb

Création 24 et 25 mai 2008

Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis



© Compagnie de soi

Contact Administration – diffusion
Florence Kremper
Mob : 06 74 68 16 43
Mail : lacompagniedesoi@yahoo.fr

Quelqu'un va danser

Conception, chorégraphie et interprétation

Radhouane El Meddeb

Texte et narration

Camille de Toledo

Scénographie

Annie Tolleter

Lumières

Xavier Lazarini

Sonographie

Stéphane Gombert

Costumes

Cidalia Da Costa

Sous le regard de

Mathilde Monnier, Héra Fattoumi

Conseil chorégraphique

Trisha Bauman

Administration – diffusion

Florence Kremper

Production déléguée

La Compagnie de Soi

Coproduction

Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis
Centre chorégraphique national de Caen / Basse-Normandie
Théâtre de l'Agora, Scène nationale d'Evry et de l'Essonne
Centre chorégraphique national de Montpellier Languedoc-Roussillon

Avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile de France - Ministère de la culture et de la communication, de Culturesfrance/ Afrique et Caraïbes en créations et de l'association Beaumarchais.

La compagnie est accueillie en résidence pour les répétitions, à l'Arcal dans le cadre de l'accueil-studio, au Théâtre de l'Agora, Scène nationale d'Evry et de l'Essonne, au Centre Chorégraphique national de Montpellier Languedoc Roussillon et au Centre chorégraphique national de Caen/Basse Normandie,

Avec le partenariat du Centre National de la Danse – Pantin pour le prêt de studio.

Note d'intentions

Après avoir exploré dans mes deux premières créations le corps et l'émotion, le désir d'être avec la pièce **Pour en finir avec MOI** ; le corps et la spiritualité incarnée, les secrets de l'inconnu avec la seconde création **Hûwà, Ce lui**, je souhaite questionner dans ce troisième solo mon rapport au corps et à la mémoire, la danse dans tous ses états. Je nourris mon travail de recherche des lectures de Genet, Proust et Pessoa, des peintures de Goya aux images des danseuses de Pina Bauch ...

La danse existe en moi depuis toujours.

Le désir a suivi l'obsession de danser.

Dans **Quelqu'un va danser ...**, j'ai envie d'être dans une démonstration passionnelle de mon rapport au corps et à la danse, tout en puisant dans la vie réelle. Je veux affirmer mon rapport à la danse parce que c'est un domaine où tout peut advenir au même moment. L'émotion n'est pas statique, elle est déployée. Ce sera plus que jamais narcissique, mais je le défends car cela sera dans le partage. L'enjeu de cette pièce serait de ne pas m'arrêter de danser, d'être dans un état fiévreux, dans un rapport vertigineux au mouvement, jusqu'à la disparition. Car je fais ce métier pour disparaître.

Le funambule

« Que ta solitude, paradoxalement, soit en pleine lumière, et l'obscurité composée de milliers d'yeux qui te jugent, qui redoutent et espèrent ta chute, peu importe : tu danseras sur et dans une solitude désertique, les yeux bandés, si tu le peux, les paupières agrafées. Mais rien -ni surtout les applaudissements ou les rires – n'empêchera que tu ne danses pour ton image. Tu es un artiste- hélas – tu ne peux plus te refuser le précipice monstrueux de tes yeux.

Narcisse danse ?

Mais c'est d'autre chose que de coquetterie, d'égoïsme et d'amour de soi qu'il s'agit.

Si c'était de la Mort elle-même ? Danse donc seul.

Pâle, livide, anxieux de plaire ou de déplaire à ton image : or, c'est ton image qui va danser pour toi. »

Jean Genet

*Je suis, j'existe.
Regardez, je danse !*

Voici mon moi, ma voix, mon corps, mon reflet.

Un monde commun, les rengaines, les sons qui nous accompagnent, moi je vis avec et je les tords, je les accompagne.

Des « monstres » qui m'accompagnent et me ressemblent, je le sais.

Ils se tordent aussi, sortent d'eux-mêmes pour mieux se montrer ou exister tout simplement.

Danser le monstre en moi, ce qui est tendre et doux, ce qui se tord, rampe.

Partir dans tous les sens, danser partout, n'importe où, faire violence pour dire le désordre dans une grande célébration, une fête au plus intime, tout en dehors, en explosion et pourtant seulement MOI.

Comme un inventaire de souvenirs, accumulation d'époques et de styles.

C'est MOI d'un bout à l'autre, habité par d'autres, défilant par morceau, par bribes.

Regardez, je danse, je suis, j'existe...

C'est moi passionnément, aveuglément, seul avec mon corps et poursuivi par mon ombre, mon reflet ou peut-être un autre.

Comme un narcissisme un peu effrayé par son image, partant de moi, c'est le monde qui apparaît au creux de ma conscience, dans les plis, un univers.

Comme les visages chez Proust, retrouvés dans les creux de leurs rides et dans les fêlures de leur corps.

Mes mots à moi sont mon corps, le mouvement, enragé, amusé, amoureux, haineux et généreux.

En mouvement dans et par le mouvement.

Homme, dans toute sa folie, sa quête d'élégance, sa complaisance et sa démesure, son contentement et son exposition.

Désir de dépassement et d'invention... Traverser une autre intimité.

Je me célèbre, je me danse, je me laisse aller.

Je danse, Je m'émeus à disparaître.

Conception, chorégraphie et interprétation : Radhouane El Meddeb

Formé à l'Institut Supérieur d'Art Dramatique de Tunis, il a été consacré « jeune espoir du théâtre tunisien » en 1996 par la section Tunisie de l'Institut International de Théâtre.

Il est recruté ensuite comme comédien dans le cadre de l'atelier de formation et de recherche du Théâtre National de Toulouse sous la direction de Jacques Rosner.

En Tunisie, il a travaillé avec les pionniers du nouveau théâtre tunisien et du monde arabe : Fadhel Jaïbi, Taoufik Jebali et Mohamed Driss.

En France, il travaille avec les metteurs en scène Jacques Rosner, Lotfi Achour et Catherine Boskowitz. Il collabore artistiquement avec des auteurs contemporains tels que Adel Hakim et Natacha de Pontcharra.

Au cinéma, il joue dans deux films de Férid Boughebir « Un été à la Goulette » et « Halfaouine, l'enfant des terrasses ».

En danse, outre sa participation à plusieurs stages notamment avec Jean-Laurent Sasportès et plus récemment Lisa Nelson. Il a collaboré à la conception de plusieurs créations chorégraphiques.

Il se met en scène en 2005 dans « Pour en finir avec moi », puis il crée pour Montpellier Danse 2006 le solo « Hûwà, Ce lui ».

En 2007, il intègre la distribution de « 1000 Départs de Muscles », dernière création d'Héla Fattoumi et Eric Lamoureux, directeurs du CCN de Caen.

Texte et narration : Camille de Toledo

Né en 1976 à Lyon, il est l'auteur en 2002 d'un essai très remarqué, *Archimondain Jolipunk* (Calmann-Levy), il y défend une esthétique nouvelle, à rebours du cynisme et de la dérision.

En 2003, il obtient la bourse de la Villa Medici et son livre, cité et repris par le philosophe allemand Peter Sloterdijk, est traduit en Allemagne, en Italie et en Espagne. En 2004, il entreprend sa « Tétralogie Artificielle » : un tableau du monde à l'ère de l'imitation, des personnages déracinés, des jeux de double, des interactions permanentes entre la fiction et la vie.

Avec l'écrivain américain Jonathan Safran Foer, il est l'un des principaux romanciers post-déconstructionnistes. Il travaille, dans ses écrits, à dépeindre une réalité fuyante.

Sous le nom Camille de Toledo, il est l'auteur aux éditions Verticales de *L'inversion de hieronymus bosch* (2005) et *Vies et mort d'un terroriste américain* (2007). Sous le pseudonyme Oscar Philipsen, il a publié *Rêves*, un recueil de courts poèmes (2004). Sous son nom de naissance, Alexis Mital, il est aussi cinéaste. Son premier court-métrage, *Tango de Olvido*, tourné en Argentine et en Uruguay, a été sélectionné au festivals de Cannes (2002) et au festival de New York (2003).

Scénographie : Annie Tolleter

Scénographe, plasticienne, enseignante, Annie Tolleter réalise depuis 1985 des espaces scéniques pour la danse et le théâtre. Elle scénographie la plupart des spectacles de Mathilde Monnier chorégraphe et directrice du centre chorégraphique national de Montpellier.

Depuis 1997 Annie Tolleter mène un atelier de recherche contemporaine sur l'espace scénique à l'Ecole Supérieure des Beaux- Arts de Montpellier et intervient à l'Ecole Nationale d'Architecture de Montpellier.

Elle est par ailleurs membre fondateur du collectif d'artistes Dehorsérie centré sur l'expérimentation d'images actives au sein de l'espace public.

Lumières : Xavier Lazarini

Formé au métier de Concepteur d'Eclairage au cours de différents stages (ISTS, CFPTS, Ecole Nationale Louis Lumière), et assistant de Marie-Christine Soma, Rémi Nicolas, et Dominique Bruguière. Entre 1991 et 1995, il a été responsable du service lumière de la GRANDE HALLE de la VILLETTE. Puis, Il a assumé la fonction de régisseur lumière, puis régisseur général, pour la compagnie JOSEPH NADJ (Centre Chorégraphique National d'Orléans), de 1998 à 2004. Il travaille dans différents domaines artistiques ; le théâtre, le nouveau cirque, l'opéra, et de façon plus privilégiée dans le domaine de la danse contemporaine, aux cotés d'Héla Fattoumi et Eric Lamoureux depuis dix ans, et plus récemment, Franck Il Louise, Radhouane El Meddeb, Xavier Lot, Hafiz Dhaou.

Il développe depuis deux ans la lumière architecturale, et muséographique, et intervient comme concepteur lumière sur le futuroscope de Poitiers, et le Pavillon General Electric pour les jeux olympiques de Pékin. Il prend part également à des évènements comme le festival de musique gnaouas à Essaouira, le festival de Casablanca, ou encore des défilés de mode pour Givenchy.

Sonographie : Stéphane Gombert

Comédien de formation, son travail sur le mime et sa sensibilité pour le mouvement le conduit à exercer l'activité de danseur contemporain de 1988 à 1992 (Phillipe Chevallier, Clo Lestrade, Catherine Langlade).

Il signe ensuite des mises en scènes à partir de romans ou de films tels que Ulysse de James Joyce, Septentrion de Louis Calaferte, ou La légende de Lemmy Caution d'après Alphaville de Jean Luc Godard, pour lesquelles il réalise aussi les bandes sons et vidéo.

Suite à ces spectacles, à partir de commandes, il s'oriente et se spécialise dans les créations sonores et vidéo pour la scène. Parallèlement à la fabrication et à la projection d'images dans des projets théâtraux, il réalise deux films de fiction, Les garçons sauvages d'après le roman de William Burroughs (1998) et EntreVue tourné au moyen orient (2005).

Collaborateur régulier de l'Emballage Théâtre, Hassan Kouyaté, Catherine Boskowitz, Marc-Ange Sanz, Eric Da Silva, il conçoit ses créations sonores comme une « sonographie » : c'est-à-dire avant tout une écriture, qu'il réalise pour des spectacles, des formes radiophoniques ou acousmatiques, à partir de la diffusion spatialisée de sons, bruits, musiques, paroles.

Membre fondateur du Collectif 12, friche artistique implantée à Mantes la Jolie, où il exerce les fonctions de coordinateur artistique depuis dix ans. Il y a récemment initié une recherche sonore réalisée à partir de ses compositions hip hop, mixées avec des témoignages d'habitants de la cité du Val-Fourré. Epaulé par Christine Coudun de Black Blanc Beur, il en conçoit une chorégraphie avec une jeune compagnie de Break dance locale, qui fit l'ouverture des Rencontres de la Villette 2006.

Il travaille actuellement avec le musicien électronique américain Mike Ladd à la réalisation d'un disque pour le Label Rogue Art à partir de sessions d'enregistrements menées avec les musiciens de Sonic Youth et des jazzmen contemporains tel William Parker, Roscoe Mitchell...

Conseil chorégraphique : Trisha Bauman

Trisha Bauman danse à New-York pour les chorégraphes RoseAnne Spradlin et Vicky Shick, et en France pour Herman Diephuis, Alain Buffard, Daniel Larrieu et Mathilde Monnier. **Trisha Bauman** collabore, par ailleurs, à plusieurs projets avec le peintre suisse Mathias Schauwecker, la critique et historienne de la danse Laurence Louppe et les chorégraphes Rahel Vonmoos (Londres), Cécile Proust (France) et Lisa Nelson (USA). Certifiée en Body-Mind Centering® et en méthode Laban-Bartenieff Movement Analysis™, elle intervient en tant que professeur invitée à la Compagnie Trisha Brown, PARTS/Rosas, Impulstanz Festival, Cie. Preljocaj, Cie. Sasha Waltz et Cie. Decouflé. Depuis 2007, elle collabore au développement de l'organisme BYkids (www.bykids.org).

Historique de la compagnie

La Compagnie de Soi a été fondée en 2006 et est installée en Ile-de-France

Radhouane El Meddeb se met en scène en 2005 dans **Pour en finir avec MOI**, puis il crée au Festival Montpellier Danse 2006 la pièce **Hûwà, Ce lui** pour un interprète.

Pour en finir avec MOI – création 2005

Chorégraphie et interprétation Radhouane El Meddeb, lumière Radhouane El Meddeb et Xavier Lazarini, musique Arvo Part

Production La compagnie de Soi, Coproduction Young Arab Theatre Fund, Institut Français de Coopération de Tunis, Tunisie. Avec le soutien du Centre National de la Danse pour le prêt de studio (Pantin), du Centre Chorégraphique National de Rennes et Bretagne, du Collectif 12, Mantes la Jolie et du Studio Emad Eddin Foundation- Le Caire

Comment jeter mon corps dans la bataille ? Comment arriver ?
Comment affronter ? Comment faire la preuve de soi ?
C'est une chose intime et douloureuse preuve de soi que de me retrouver et me situer dans mon authentique fantasme : LA DANSE.

Après mon parcours théâtral pendant lequel j'ai toujours fait appel à mon corps pour réagir et exprimer, je décide d'emmener ce corps, un corps marqué par sa différence, par la solitude, la ville, la modernité, encore plus loin, par-delà les mots... mes maux... retrouvant ainsi la langue d'avant la parole.

Pour l'instant, c'est une création solo imprégnée de mon désordre intérieur, l'expression de mon corps dans un espace vide sur des thèmes d'ARVO PART.

Commencer dans le silence, explorer l'immobilité, observer mon corps, mon volume, aller à la quête de l'itinéraire, du mouvement.

Mon incertitude quant à mon désir de faire face au public, comme pour protéger ma fragilité qui demande à se consolider pour en faire la matière et le sujet,

Pour en finir avec MOI.

Tournée 2005 : **Les rencontres chorégraphiques de Carthage**, Tunis, Tunisie/

Tournée 2006 : **BIPOD** (Beirut International Platform of Dance), Beyrouth, Liban/ **Danse à Lille**, Lille/ **Festival Abok i Ngoma**, Yaoundé, Cameroun/Les **Rencontres de l'Afrique et de l'Océan indien**, Théâtre de la Cité Internationale, Paris/ **Festival Montpellier Danse**, Montpellier/ **Festival danses d'ailleurs**, Centre Chorégraphique National de Caen- Basse-Normandie/ **Dialogue de corps**, Ouagadougou, Burkina Fasso

Tournée 2007 : **Maladi Levi Festival**, Ljubjana, Slovénie / **Festival si loin, si proche**, Théâtre national de Bordeaux/ **Dense Bamako Danse**, Bamako, Mali/

Tournée 2008 : **Théâtre de la Place**, Liège, Belgium / **Théâtre d'Arles**, Arles France / **Festival Dansez!** Châteauroux, Annemasse, France / **Scène nationale d'Annecy**, Bonlieu,

Hûwà, Ce lui – Création 2006

Conception et chorégraphie Radhouane El Meddeb

Interprétation Lucas Hamza Manganelli, Musique Dhafer Youssef, lumière Xavier Lazarini

Production La Compagnie de soi, Co-production Festival Montpellier Danse 2006. Avec le soutien du Centre Chorégraphique National de Montpellier/Languedoc-Roussillon et le Centre Chorégraphique National de Caen/Basse-Normandie. Avec le partenariat du Centre National de la Danse (Pantin) dans le cadre de l'accueil studio ; Avec le concours du Centre Chorégraphique National de Rennes et de Bretagne

Un homme seul, un être originel.

Un corps anonyme en attente, en fièvre, en tremblement, en transe, frappé par la violence et la grâce de la révélation, de l'inspiration, la peur de l'au-delà, de l'aveuglante lumière.

Le corps de l'homme dans tous ses états, l'homme appelé, l'homme errant, l'homme vierge face à son existence là devant nous.

Qu'est-ce que la révélation, l'inspiration, l'état de grâce, l'extinction, la beauté de l'illumination, l'extase ?

Comment prétendre à la vie spirituelle, alors que nous sommes perturbés dans notre tête et dans notre corps ?

Peut-on retrouver un peu, le temps d'une création, la nature pure et originelle et dépasser ainsi l'espace matériel pour pénétrer l'univers spirituel ?

Comment se retrouver dans un état d'oraison infuse et d'ivresse ?

Comment incarner le corps libre et unique pour vivre l'unicité ?

Quelle trace laisse cette traversée, cette quête sur ce corps ?

Quel homme retrouve t-on après son passage dans des espaces incertains voire interdits ?

Mon histoire intime avec la danse est le début d'un long parcours initiatique, une écoute par le corps des secrets de l'inconnu.

Pour explorer ces espaces incertains, interdits, ces sensations les plus profondes, les plus libres.

Entre jour et nuit ...

Lueur entre ciel et terre et mer.

Tournée 2006 : **Festival Montpellier Danse**, Montpellier/ **Festival danses d'ailleurs**, Centre Chorégraphique National de Caen- Basse-Normandie

Tournée 2007 : **Dense Bamako Danse**, Bamako, Mali/

Tournée 2008 : **Festival Vagamondes**, Théâtre de l'Agora, Scène nationale d'Evry et de l'Essonne France

Extraits de Presse

« Radhouane El Meddeb s'affirme « très heureux dans ce corps parfaitement assumé » et clame sa « joie de danser, depuis toujours, dans toutes les occasions de la vie sociale ». C'est aussi une grande facilité que, dans la communauté (réduite) des arts de la scène à Tunis, il a pu fréquenter les cercles chorégraphiques, sans surprendre ; y prendre des cours, et se rendre utile en dispensant son regard sur des projets de danse qui là-bas sont volontiers indexés sur l'expressivité théâtrale (ceux d'Imed Jemaa, par exemple). En fin de compte, il vante l'âge d'or d'une société qui a, certes, ses violences et raideurs conservatrices, mais les tempère d'une réelle générosité et d'une habileté à ne pas aller déranger ce qui est entendu comme secret. D'un autre côté – celui où souffle le vent d'intolérance -, il s'est « toujours su rester marginal ».

(...) « Le champ chorégraphique paraît tout d'abord un territoire d'emprunt, de conquête escarpée. La déterritorialisation stylistique qu'opère Radhouane El Meddeb ne saurait être totalement étranger aux jeux de miroirs biaisés que suscite sa circulation entre les deux territoires qui bordent les deux rives de la Méditerranée. »

**Gérard Mayen, Pièces d'identités,
Mouvement n°40 juil-sept 2006**

Un bouleversant désir d'être

« On est d'abord frappé par la musique. C'est celle de Smoke, immortalisée par Sylvie Guillem. Mais qu'est-ce que ce garçon trop rond peut avoir à nous en dire ? Soudain, une tension des bras à l'horizontale sert de rappel et d'appel à partir, ou à se départir de ce que l'on croyait trouver là. Que se passe-t-il d'ailleurs sinon un acharnement à recomposer un tout qui s'appellerait corps et qui toujours échappe à la définition, que se passe-t-il sinon cette mise à nu d'un individu qui, par sa seule présence et son désir fou d'être, advient soudain « danseur ». Pour en finir avec moi raconte donc au contraire une genèse, un commencement, l'histoire fragile qui dit que pour avoir un corps, il faut le faire et que pour être un corps, il faut l'oublier. Le contexte tunisien livre en sous-texte le courage qu'il aura sans doute fallu à Radhouane El Meddeb pour « en finir avec les préjugés » de toutes sortes. Bouleversante, émouvante, cette première pièce est un coup de maître. »

**Agnès Izrine, Tunis, Printemps chorégraphique de Carthage.
Danser n° 244 Juin 2005**

« (...) Décomplexé. Radhouane El Meddeb a réussi à se faufiler parmi ces jeunes endiables. Venu du théâtre, ce comédien de 35 ans, un pied à Paris, l'autre à Tunis, s'est prudemment approché de la danse en collaborant avec des chorégraphes comme Nawel Skandrani ou Sofiène et Salma Ouissi.

La danse ne l'a pas raté, elle s'est emparée de son corps bedonnant, peu formaté pour elle (...) On en a sûrement pas fini avec ce grand garçon rondouillet. »

**Marie-Christine Vernay
Libération - 12 mai 2005**

Entretien avec Thomas Ferrand pour « Murmure »

« Murmure », revue autour des arts et du spectacle-2007-n° 9

« Je fais ce métier pour disparaître ... »

Thomas Ferrand ///

Radhouane El Meddeb est un artiste au parcours singulier. Ce tunisien, lecteur de Pessoa et de Proust, qui entretient des rapports très étroits avec la spiritualité, est arrivé au théâtre par hasard. Il a travaillé en tant que comédien à Tunis et en France, et a toujours fréquenté la danse sans en être un professionnel. Son corps, à priori, ne s'y prête pas : loin d'être obèse, il affiche tout de même quelques rondeurs. Il décide pourtant en 2004 de passer à l'acte, et de signer deux solos épurés et auto fictionnels : *Pour en finir avec moi* en 2005 et *Hûwà – Ce Lui* en 2006. Depuis, cet admirateur de Pina Bausch et de Claude Régy est interprète dans *1000 départs de muscles*, la dernière création d'Héla Fattoumi et Eric Lamoureux, avant de préparer un troisième solo qui questionne son rapport à la danse et à l'intime.

Thomas Ferrand

Comment as-tu eu l'ambition de créer ton premier solo *Pour en finir avec moi* ? Comment es-tu venu si soudainement à la danse après avoir longtemps été comédien de théâtre ?

Radhouane El Meddeb

C'était une période de doute, où j'avais décidé d'arrêter le théâtre parce qu'il m'ennuyait, parce que j'avais un sentiment de routine. Mais je me suis rendu compte que je ne pouvais pas tout laisser tomber comme ça. Il y a eu un déclic : je me suis rappelé d'un stage avec l'américaine Lisa Nelson, une pionnière de la danse contact. Le premier jour du stage, elle s'est arrêtée pour me demander « *what are you doing ?* » J'avais honte car c'était un stage pour danseurs professionnels. Les danseurs avaient des corps « parfaits », tandis que j'ai toujours eu des « rondeurs ». Elle m'a demandé : « *you are so strange, you are a dancer ?* ». Je lui ai dit que j'étais comédien mais que j'adorais danser. Et elle m'a demandé de développer durant ce stage ce que je faisais parce qu'elle était intriguée, intéressée. Après avoir arrêté le théâtre, la mémoire physique et affective de mon rapport à la danse est soudainement revenue. Alors je me suis enfermé dans un studio en pensant faire quelque chose de ludique, qui soit une sorte de mise en abîme de la danse. Car je n'aime pas les danseurs qui se prennent trop au sérieux, qui ne savent pas ce qu'est l'expression du visage et qui ne regardent jamais la salle. J'ai pensé faire quelque chose là-dessus. L'état que je traversais à ce moment-là a donné une forme très mélancolique, auto fictionnelle et intime, un cri du cœur muet, que j'ai écrit entièrement seul, sans aucun regard extérieur. Dans *Pour en finir avec moi*, je ne joue pas, je n'incarne rien, je suis moi.

T.F.

Comment es-tu passé de ton premier solo à *Hûwà*, *Ce Lui* ?

R.e.M.

Jean-Paul Montanari, directeur du festival *Montpellier Danse*, a été très ému de voir *Pour en finir avec moi*. Il m'a proposé la possibilité de réaliser une seconde création. Aussitôt, j'ai eu la vision de ce que j'allais faire. Je voyais des images et j'entendais des voix. J'ai très vite écrit, dessiné et composé. Mais dans ce soupçon de film, j'ai vu que je n'étais pas sur le plateau, ce n'était pas mon corps que je voyais. Avec *Hûwà*, je voulais me mettre dans la position du créateur pour un autre. J'étais convaincu que je voulais et pouvais être dans la danse. J'avais envie de dire « je suis chorégraphe ». J'ai donc écrit cette création dans le moindre détail. Mais j'ai eu du mal à trouver un danseur, parce que certains ont souvent un rapport très artificiel à leur corps. J'ai rencontré Lucas Hamza Manganelli qui était le moins danseur de ceux que j'ai auditionnés. Je cherchais un « technicien », car je voulais davantage de mouvement et de précision que dans *Pour en finir avec moi*. Lucas a été très honnête en m'avouant qu'il avait fait peu de danse. Mais il me regardait dans les yeux et ça, c'était très important.

T.F.

Hûwà parle de spiritualité et de sentiment religieux, tout en mettant au centre du plateau un danseur nu. Quel est ton rapport à la religion ? Est-ce qu'Hûwà est une pièce autofictionnelle ?

R.e.M.

Oui. C'était une expérience auto fictionnelle très troublante. J'essayais de transmettre à Lucas des choses très intimes. À certains moments, sans que nous nous parlions, nous traversons les mêmes états. *Hûwà*, c'est l'histoire d'un homme qui marche et déambule dans la lumière mais ça raconte aussi mon rapport à la spiritualité, ainsi qu'une expérience que j'ai vécu à Tunis : un jour, je me suis fait enfermer dans une mosquée. Et j'ai marché, attendu, prié, pleuré pendant des heures. J'ai voulu écrire, entre autres, cette expérience. Quand j'étais jeune, j'étais très croyant. Cela frisait même une certaine folie. J'ai eu des visions. Mais c'était aussi une période où je vivais ma marginalité. J'étais en quête de quelque chose de fort, peut-être l'amour, une révélation. *Hûwà*, parle de ça. J'ai lu et appris le Coran qui, pour moi, est un poème extrêmement généreux sur la vie. C'est un film panoramique, un plan séquence, où tu vois des fresques de natures, de personnages, de situations. C'est un texte très élégant. Je ne parle pas de ce qui se passe aujourd'hui et des interprétations que l'on peut en faire, mais d'un sentiment beaucoup plus noble. J'ai rencontré le théâtre à ce moment-là. Complètement par hasard. J'ai un grand problème avec la religion telle qu'elle est conçue aujourd'hui. Je me sens maintenant étranger chez moi. Je me sens profondément Français. Depuis dix ans que j'ai quitté mon pays, l'environnement a beaucoup changé, les regards sont parfois violents ...

T.F.

De la religion au théâtre ... Comment es-tu arrivé à la scène ?

R.e.M.

Ma sœur voulait faire du théâtre. Mais mon père, qui était conservateur, refusait qu'elle aille à une audition. Sauf si je l'accompagnais pour la surveiller. Je devais avoir 18 ans et je n'avais jamais vu de théâtre. J'ai passé l'audition avec elle et nous avons été pris. Nous avons dansé alors que je n'étais même jamais allé en boîte. À l'époque, c'était en 1986, j'étais très solitaire, je ne sortais jamais de chez moi. J'ai finalement fait la pièce et ça a été une révélation. Le directeur du Théâtre National de Tunis dirigeait la première séance d'improvisation. Je ne savais même pas ce que ça signifiait. Un comédien a improvisé du Hamlet, et j'ai trouvé ça nul, mais j'étais impressionné. Quand est arrivé mon tour, j'ai déliré pendant une heure et tout le monde a beaucoup rigolé et pleuré. J'étais très ému, et j'ai dit « je ne sais pas ce que c'est, mais je veux en faire mon métier ». Après cette toute première pièce à Tunis, je n'ai pas arrêté de travailler pour le théâtre, le cinéma, la télévision. Mais j'ai aussi travaillé comme dramaturge ou comme éclairagiste pour des danseurs - chorégraphes.

T.F.

Comment s'appelle le prochain solo que tu prépares ?

R.e.M.

J'avais d'abord pensé à « *Laissez-moi danser* ». Ensuite, j'ai pensé à « *Passion* ». Puis à « *Regardez, je danse* ». Je ne suis pas encore convaincu. Je crois que ce solo est en fait le premier que j'aurais dû faire. À ce moment, je pense que je vais réellement en finir avec moi, c'est peut-être un dernier tour de piste en tant que danseur solo. Pour cette création, je vais relire Genet, Proust et Pessoa, revoir des peintures de Goya. Ce sont des obsessions par lesquelles je vais essayer de sortir quelque chose de personnel. Mon modèle sera aussi les danseuses de Pina Bausch, que je trouve très élégantes et nobles dans cette façon d'aborder le plateau, parfois dans l'errance, tout en sachant ce qu'elles veulent.

T.F.

As-tu une idée de ce à quoi ressemblera cette création ?

R.e.M.

C'est assez précis. Il y a déjà un rythme, des images. J'ai envie d'être dans une démonstration passionnelle de mon rapport au corps et à la danse, tout en puisant dans la vie réelle. Je veux affirmer mon rapport à la danse parce que c'est un domaine où tout peut advenir au même moment. L'émotion n'est pas statique, elle est déployée. Ce sera plus que jamais narcissique mais je le défends, car ce sera dans le partage. Je sais que j'ai envie d'être dans une boîte rouge sang, très vif, comme dans une boîte à musique. J'ai rêvé de ça. Et l'enjeu de cette pièce serait de ne pas m'arrêter de danser, d'être dans un état fiévreux, dans un rapport

vertigineux au mouvement, jusqu'à la disparition. Car je fais ce métier pour disparaître. D'ailleurs, je vis très mal ce moment imposé de saluer à la fin d'un spectacle. Ça été inventé à un moment donné pour saluer le roi dans la salle. Mais aujourd'hui, on ne raconte plus la même chose, ça se passe ailleurs que dans ce genre de conventions. Quand je joue, je rentre dans quelque chose de tellement fort et d'obsessionnel que je n'arrive pas à faire cette cassure. Quand un spectacle m'émeut, je n'applaudis pas. Et ça n'a rien avoir avec de la prétention.

T.F.

As-tu déjà des pistes concernant les matériaux sonores que tu voudrais utiliser ?

R.e.M.

J'ai grandi avec la radio française de Tunis qui passait de Jacques Brel à Oum Kalsoum en une seconde. Parfois, j'apprenais à chanter du Ferré et du Piaf et tout de suite après, j'enchaînais avec une chanson tunisienne. C'est assez particulier. Je peux passer très vite du tunisien à l'italien au français. J'ai envie que cette schizophrénie sonore soit présente. Et puis j'ai envie de danser sur des chansons de personnalités atypiques, comme Oum Kalsoum qui a chanté l'amour toute sa vie sans jamais être tombée amoureuse. Je réfléchis à réaliser une danse orientale sur un son qui ne le soit pas. Je vais chercher des décalages, sans tomber dans le folklore.

T.F.

Comment définis-tu ton rapport à l'autofiction et à la danse?

R.e.M.

Il y a une unité qui est toujours là, qui sont mes rondeurs, mon rapport à l'espace et à la musique. Mon plaisir d'exister sur un plateau. Je cherche à être en communion avec le spectateur. J'essaye de donner à mon travail une sorte de noblesse, de fragilité en même temps que de précision. Sur le plateau, je suis très maniaque, car je n'ai pas envie de rester dans la moyenne, je rêve d'atteindre une certaine puissance. Ce n'est pas de la prétention, mais une sorte d'idéalisme. Je vais jusqu'au bout de ce que je perçois intérieurement, je rapporte au corps la sensation du réel, la matière du vécu. Mais mon rapport au narcissisme et à l'autofiction est très humble. Chacun est dans son moi. Chacun est une entité. C'est une manière de se préserver. Personne n'est une masse. C'est comme ça que le monde se construit. Je ne peux pas me confondre. Je suis une boule de nerfs et de contradictions. Et j'essaye de m'inscrire avec ça dans un rapport à l'autre. Je ne pense pas que la création puisse être véritablement collective. En Occident, quand tu dis « je », cela prend des proportions énormes. Alors que c'est juste pour moi une manière d'assumer ma sincérité.

T.F.

Pourquoi la danse plutôt que le théâtre ?

R.e.M.

Je ne me pose pas la question de la forme. Mais inconsciemment, je résiste à parler. Je trouve que l'Occident a un problème avec le mot, qu'il en abuse. Tout a été dit ici, tandis qu'au Maghreb, rien n'a été dit. Culturellement et historiquement, les Arabes sont des poètes qui se sont mis tardivement à écrire. En France, les comédiens qui prennent des risques sont rares. La plupart sont des perroquets qui ne font confiance qu'au mot. Ce qui me passionne dans la danse, c'est de passer par des états et des émotions très contradictoires en même temps. Des temps, des rythmes et des espaces incertains. C'est permis, et c'est plus facile que dans une forme dramaturgique narrative. En cela, la danse représente pour moi la liberté. Je travaille toujours en rapport avec une pensée, un mouvement, une émotion. Mais j'essaye aussi d'établir des fractures, de déconstruire. Je travaille avec beaucoup d'intuition et de manière très artisanale. Quand je travaille comme dramaturge avec des danseurs, je peux parler pendant dix minutes pour expliquer ce que je cherche et eux traduisent par « c'est une échappée, ou une diagonale ». Et moi je leur dis : « non, ce n'est pas une diagonale ». Je n'ai pas ce jargon. Ça ne passe pas par-là, c'est une longue histoire. Je ne passe jamais par le développé. Je ne dis jamais « plier ». Lucas me disait « vas-y, dis-moi de plier », mais je ne peux pas, parce que si je dis ça, j'interromps tout un processus et je n'y crois plus. Là où il y a corps, il y a mouvement. Et là où il y a du mouvement, il y a de l'histoire.

T.F.

Après trois solos, est-ce la seule forme qui te convienne en danse ? Ou envisages-tu de passer un jour à une forme plus vaste ?

R.e.M.

J'en rêve, mais j'ai besoin de temps, de rencontrer des complices et d'avoir un rapport un peu plus précis à l'espace et au temps. J'ai très envie d'une forme danse – théâtre, avec auteur, danseurs, comédiens, musiciens, circassiens ... Et de confronter des corps dans tous leurs états à du son, sur des thématiques qui me touchent même si elles paraissent très banales : l'amour, la mort, la passion, la haine et puis la folie. Je suis obsédé par la question de la folie et de ces gens qui basculent de l'autre côté. Je souhaite raconter la vie, les gens, le monde. Ce ne sera pas une pièce politique. Même si je suis profondément impliqué, ça ne m'intéresse pas de mélanger l'art à la politique. Mais cette création sera liée à la vie d'ici et maintenant. J'ai envie d'une forme très concrète, et pour cette raison le son devra venir du plateau. Mais comme toujours, ce qui me guide, c'est de donner à voir des moments de vie.



SAINT-DENIS, LYCÉE DE LA LÉGION D'HONNEUR

Ce mardi soir, les Rencontres vont au contact d'élèves privilégiés. Les élèves sont filles et petites-filles de médaillés de la Légion d'Honneur. Leur qualité d'attention est sidérante. Le chorégraphe Radhouane El Meddeb commence par expliquer longuement sa démarche de créateur. Il échauffe les élèves en leur demandant de "nager au sol". Il en profite pour travailler l'énergie qui initie le geste, le regard qui guide le mouvement, la respiration qui rythme l'enchaînement des mouvements. Enfin, il regarde les chorégraphies mises au point par les élèves avec le professeur d'option danse. Les séances prochaines, il aidera les élèves à "enrichir leurs chorégraphies avec des recettes, avec des épices". Notamment pour "démystifier le travail d'écriture".

Danse ◆ Après «Kernel» et «Quelqu'un va danser», les performances se poursuivent en Seine-Saint-Denis.

Gymnastique intellectuelle aux Rencontres

Rencontres chorégraphiques
internationales de Seine-Saint-Denis
au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis
(93) Sam et dim : Pierre Rigal,
David Wampach et Hooman Sharifi.
Jusqu'au 8 juin. Rens. : 01 55 82 08 01.

Ce qui motive, dans les Rencontres de Seine-Saint-Denis, c'est qu'aucun spectacle ne ressemble à un autre. Cela suppose une gymnastique intellectuelle qui n'est pas pour nous déplaire. La

proposition de Cindy Van Acker (Suisse), plutôt de l'ordre de la performance plastique, initie le spectateur sur le même plateau que celui des trois interprètes. En robes-blouses grises, elles se déploient, lentement, plaquées au mur avant de se dresser dans des verticalités qui prennent appui sur des tracés au sol.

Enfin, elles roulent au sol, fendant les masses de spectateurs. A trois, elles organisent ou désorganisent l'espace pour tester les configurations du trio et se rejoindre, jusqu'à ne plus former

qu'une sorte de plante aquatique se mouvant au gré des flux et reflux. Très doux malgré sa mécanique, *Kernel* est concentré sur le silence et l'intime.

Le solo de Radhouane El-Meddeb (France-Tunisie) a des qualités presque inverses. Venu du théâtre, il a choisi progressivement la danse et le solo pour exprimer un corps sous pression, trop peu rebelle pour ne pas se soumettre aux interdits. Dans *Quelqu'un va danser*, il conte à sa façon, gauche, généreuse, engagée, les rêves les plus dévastateurs et jouissifs d'un jeune homme tunisien

qui se glisse dans la peau d'une diva égyptienne ou d'une ballerine.

Le décor d'Annie Tolleter, qui l'entoure de fleurs, de larmes, de morceaux de glace et de petits bouts de papier, est un peu trop beau – lui-même n'étant vêtu que d'un banal *training*. *Quelqu'un va danser*, c'est la gloire et la volupté qui se regardent en pyjama dans la solitude nocturne. Quand cela tourne au cauchemar, il faut bien appeler papa et maman. La star redevient un enfant un peu trop rondouillard.

◆ MARIE-CHRISTINE VERNAY

**RADHOUANE EL MEDDEB,
JUAN DOMINIGUEZ**

Du 24 au 25 mai, 18h (dim.),
20h (sam.), espace 1789,

2-4, rue Bachelet, 93 Saint-Ouen,
01-55-82-08-01. (11-16 €).

L'avoir vu danser de dos, seul en scène, nous a donné envie de suivre ce jeune danseur et chorégraphe tunisien. Après "Pour en finir avec moi", qui contenait à la fois un désir d'adieu et une promesse d'avenir, la nouvelle pièce de Radhouane El Meddeb, "Quelqu'un va danser...", poursuit sa quête singulière. Une fois de plus, cet artiste passé par le théâtre s'acharne sur son corps, ses limites, son identité d'homme et d'artiste, pour en extraire une formule irréductible. Désigné comme une "fête au plus intime", ce nouveau solo risque fort d'emporter nos souvenirs encore plus loin.

